que ce qui est bien, c'est que je n'explique pas trop

Jeanne cherche un appui, n'importe quoi, (un tabouret, un genou, une brouette), s'y agrippe et se dresse, fièrement. Debout, elle oscille à peine, bien qu'elle ait choisi un terrain instable et rebondissant (un matelas, un chat ou un papa). Alors, l'équilibre atteint, elle s'illumine et cherche du regard mon émerveillement. Tous les spectateurs présents l'applaudissent, quoique avec un enthousiasme de plus en plus feint car elle renouvelle déjà la prouesse pour la douzième fois consécutive.

C'est certain, elle fera bientôt son premier pas. C'est certain, ça ne sera pas pour aujourd'hui ! Elle marche déjà en se tenant à mon index ; mais debout, devant mes mains tendues qui l'invitent, elle tend les siennes, elle se penche pour prendre appui. Si je les retire, elle sourit à cette bonne blague, finit par se remettre à quatre pattes et franchit en quelques fractions de secondes la distance qui nous sépare. Elle est tout heureuse de sa réussite. Il faudra lui laisser encore mon doigt quelques temps et sacrifier mes lombaires à son apprentissage pour lui donner confiance tout en lui retirant mon appui. Ça me rappelle...

Ernest avait quatre ans quand nous résolûmes de retirer de son vélo les petites roues. Nous nous rendîmes au jardin public voisin pour disposer de la place nécessaire aux premières tentatives, et l'apprentissage commença. Cela fut d'une facilité déconcertante : il me suffit de pousser le vélo en le tenant par la selle pour aider Ernest à démarrer, puis de le lâcher, à son insu ; de courir encore à son côté, de le dépasser, lentement, jusqu'à ce qu'il réalisât qu'il faisait maintenant du vélo sans les petites roues. Puis de présenter des excuses aux divers obstacles évités ou non. La plupart se montrèrent compréhensifs.

Sa mère ayant filmé la scène, un sentiment complexe fait de fierté et de culpabilité monta alors en moi. Cette joie que j'éprouvais, je l'avais volée au père d'Ernest ; plus intense elle était, plus grande était ma faute ; j'avais usurpé sa place, je l'avais privé d'une émotion qui ne se présenterait plus. Je me rappelais la tristesse qui m'avait habitée parce qu'un autre avait appris à Merlin à faire du vélo. Parce qu'on m'avait remplacé.

Restait Marius. À sept ans, il avait résisté à tout apprentissage, malgré les efforts conjugués d'une mère, d'une grand-mère et peut-être de quelques autres. Ces échecs répétés le dissuadèrent de renouveler la tentative. Inspiré par un bouquin que je venais de parcourir, j'entrepris de réveiller son envie de savoir faire du vélo ; avec lui, j'analysai ses appréhensions. Je lui proposai d'effectuer un essai tôt le matin, avant que les promeneurs n'investissent le parc, afin qu'il n'y ait pas trop de spectateurs de ses difficultés prévisibles. Il accepta.

Comme avec Ernest, ce fut d'une déconcertante facilité : je tins le vélo par la selle, donnai un peu d'élan, l'accompagnai sur quelques mètres, lâchai lentement et, enfin, fis remarquer à Marius qu'il tenait seul sur son vélo. Joie de Marius. Joie du père.

J'avais réussi là où tous les autres avaient échoué. « Ce qui est bien avec toi, c'est que tu n'expliques pas ! » me dit Marius. À moi, que mes clients ou collègues baptisent par dérision Herr Professor, Grand Gourou ou Maître ; moi, qui ai épuisé toutes mes compagnes à force d'explications approfondies sur des sujets sans intérêt pour elles ; moi, qui pourrait exposer les

principes du vol à une brique. J'essaie de me rappeler ce jour où j'ai appris quelque chose à mon fils en ne le lui expliquant pas.